Technologies et interactions dans la fabrication du terrain du linguiste

Lorenza MONDADA Université de Bâle, Romanisches Seminar

1. INTRODUCTION

La recherche sur le terrain en linguistique s'est considérablement modifiée et sophistiquée ces dernières années : d'une part, grâce à l'élargissement des méthodes d'enquête en sociolinguistique, promouvant une approche fine du terrain en vue d'analyses qualitatives aussi bien que quantitatives; d'autre part, grâce à un intérêt de plus en plus marqué pour le recueil de corpus oraux interactionnels, constitués en vue d'analyses portant aussi bien sur les formes grammaticales que sur les processus conversationnels, venant relayer les techniques traditionnelles dans le domaine de la description des langues.

Une telle situation montre la pertinence de la question qui interroge les modalités de la présence des pratiques de terrain dans la discipline de la linguistique¹.

Nous utilisons ici la notion de terrain dans un sens relativement étroit, hérité de l'ethnographie – où le terme de *fieldwork* a été proposé à la fin du XIXe siècle par Haddon, inaugurant de nouvelles pratiques de recherche, alternatives à l'anthropologie de cabinet (voir Stocking 1983) – désignant le déplacement du linguiste vers le groupe de locuteurs auprès duquel il recueille ses données – des données surtout orales, même si le recueil de textes n'est pas exclu.

On peut tenter d'y répondre d'abord en se demandant où, dans la littérature linguistique, sont abordées les questions de terrain: on se penchera alors sur deux genres textuels, les manuels et les sections méthodologiques des articles ou des monographies. D'une part, les manuels énoncent des prescriptions et des conseils pour aborder le travail empirique : ils proposent des instructions générales, dont on sait pourtant qu'elles ne peuvent être suivies à la lettre l'indexicalité inévitable et nécessaire des pratiques d'enquête faisant que le chercheur s'adapte à la situation, s'ajuste à ses interlocuteurs, interprète et modifie contextuellement les consignes. D'autre part, les débats méthodologiques posent la question du terrain en la rapportant aux objets et aux modèles adoptés, en termes d'adéquation et de cohérence : le problème principal est alors la conformité des dispositifs d'enquête par rapport à ses visées théoriques. Ces deux points de vue tendent à concevoir le terrain comme étant pris en charge par d'autres instances, qui le précèdent : ce n'est pas un lieu doté d'autonomie, où se développeraient des activités pratiques spécifiques, localement organisées et fortement dépendantes du contexte². Au contraire, les énoncés méthodologiques semblent souvent avoir la fonction primordiale de « rémédier à l'indexicalité », pourtant constitutive, de ces pratiques. Ainsi en est-il d'un problème fondamental que posent ces dispositifs, le « paradoxe de l'observateur », que l'on tente de résoudre en minimisant les effets de l'observateur sur les données par des sophistications techniques, au lieu d'en reconnaître la présence nécessaire et d'en tenir compte au même titre que les autres acteurs sociaux présents sur la scène du terrain. De façon plus générale, les difficultés qui se posent lors de l'enquête sont catégorisées en termes des « biais », qu'on tente d'éliminer techniquement, au lieu de se demander

Cette non prise en compte des conditions propres au travail de terrain et cette détermination univoque allant des questions posées aux dispositifs d'enquête sont renforcées par la division du travail entre théoriciens et enquêteurs, où le travail de conception, analyse, formalisation est traditionnellement valorisé face au travail de recueil et d'enquête (moins bien rémunéré, effectué par des subalternes, effacé dans les articles présentant des résultats purgés de toute référence à leurs modes de fabrication). Cf. Peneff (1988).

Mondada: Technologies et interactions...

si ils ne sont pas des éléments constitutifs de la situation, et donc inéliminables.

Ce premier rapide tour d'horizon porte donc à un constat paradoxal : malgré une longue histoire d'enquêtes empiriques, la thématisation des pratiques et des technologies intervenant sur le terrain, de leur autonomie structurante, de leur organisation indexicale, des effets, possibilités et contraintes qu'ils exercent sur la production des objets de savoir sont étonnamment rares dans le domaine de la linguistique³.

Cette situation contraste face à d'autres disciplines en sciences humaines – surtout l'ethnographie et l'anthropologie, mais aussi, par exemple, la géographie (Livingstone 1993; Söderström 1996) ou les statistiques (Desrosières 1993) – qui ont procédé depuis une vingtaine d'années à une description critique de leurs pratiques de terrain, présentes et passées. La problématisation du rapport aux informateurs, aux procédures de fabrication des données par les technologies de l'enquête, aux contextes (notamment coloniaux) de recueil des données, qui ont marqué le tournant critique et réflexif de l'anthropologie est remarquablement absente de l'historiographie et des réflexions contemporaines en linguistique.

Le but de cet article est donc d'esquisser quelques pistes de recherche faisant le lien avec d'autres champs disciplinaires posant des problèmes analogues, et d'élaborer quelques principes et outils pour un regard réflexif en linguistique⁴. Après avoir explicité les références utiles issues de débats actuels, cette visée sera développée en se centrant sur un paradoxe fondateur en linguistique, concernant son traitement de l'interaction. Alors que l'interaction est le lieu par excellence de l'usage de la langue et est omniprésente dans le travail du linguiste qui recueille ses données sur le terrain, elle est en même temps gommée par ses techniques d'enquête et

⁴ Cf. Mondada (1994).

Une exception remarquable est le numéro spécial du Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik consacré à la question des contraintes matérielles pesant sur la production du savoir linguistique. Voir Schlieben-Lange (1993).

a été pendant longtemps absente des objets qui définissaient la discipline.

Deux versants de la problématique seront ici explorés : d'une part il s'agira d'expliciter quelles sont les technologies et les inscriptions qui structurent le terrain du linguiste et les données qu'il y recueille – en se focalisant notamment sur le questionnaire. D'autre part, il s'agira de montrer comment ces technologies traitent (ou ne traitent pas) les interactions sur le terrain (que celles-ci concernent l'enquêteur et ses informateurs ou les locuteurs observés).

2. LA FABRICATION DES OBJETS DE LA SCIENCE : APPROCHES HISTORIQUES ET RÉFLEXIVES

2.1. UN TOURNANT RÉFLEXIF GÉNÉRAL

Les deux dernières décennies ont été extrêmement fécondes du point de vue des travaux effectués sur les pratiques scientifiques – que ce soit dans les sciences humaines ou dans les sciences naturelles. Bien qu'issus d'horizons différents d'une part de réflexions critiques et historiques internes aux disciplines, comme c'est le cas de l'anthropologie, d'autre part d'analyses développées dans le cadre des études sociales des sciences et des techniques sur les sciences de la nature – ces recherches ont en commun le rejet d'une vision idéalisée de la science et l'adoption d'une approche résolument ancrée sur les pratiques situées des chercheurs. En effet, contre l'idée que la science se développerait autour de l'élaboration et de la démonstration de grandes hypothèses, ces travaux montrent que la science se fait au quotidien dans des activités pratiques ancrées dans leur contexte, comportant la manipulation d'objets, le classement de matériaux, le maniement d'appareils de mesure, la lecture de manuels et de littérature, la rédaction de rapports et d'articles, l'engagement dans des discussions formelles et informelles, etc. Les activités de la science, loin de mettre en oeuvre une rationalité abstraite et universelle, se déroulent de façon pratique et contextuelle, sont organisées socialement, se structurent à travers des interactions entre les acteurs.

Ce nouveau regard a impliqué un tournant réflexif dans l'approche des disciplines. Le terme de « réflexivité » a recu des interprétations et des usages très divers (cf. Woolgar 1988); on peut toutefois situer notre analyse en renvoyant moins à la version faible de la réflexivité – faisant référence à une attitude introspective, réfléchissant sur « ce qu'on est en train de faire » (par exemple dans les récits, les journaux ou les témoignages venant du terrain), mais laissant intactes la relation entre les méthodes et leur objet, la coupure entre sujet et objet, en continuant à viser l'amélioration de l'adéquation entre les modèles et la « réalité » - qu'à une version forte, inspirée de l'ethnométhodologie. La réflexivité radicale considère en effet que les activités scientifiques sont constitutivement indexicales et façonnent leur objet tout en s'ajustant au contexte de sa saisie. Le regard qui interroge ces pratiques scientifiques est lui-même réflexif, i.e. élabore son contexte tout en étant structuré par lui⁵. Alors que la première forme de réflexivité laisse intact le paradigme où elle s'exerce et ne vise qu'à le perfectionner, la seconde transforme les façons de poser des questions sur les pratiques de connaissance.

2.2. LA SOCIOLOGIE DES SCIENCES

La sociologie des sciences a émergé dans les années 70 en réaction autant aux histoires et aux épistémologies des sciences qui en idéalisaient les « découvertes » et qui invoquaient les facteurs sociologiques uniquement pour expliquer des échecs et des fraudes scientifiques, qu'à la sociologie du savoir de Merton qui restreignait la dimension sociale de la science aux problèmes de hiérarchie institutionnelle structurant le milieu de la recherche. Au contraire, la sociologie des sciences a défendu un principe de symétrie, selon lequel il faut utiliser les mêmes arguments et outils interprétatifs pour rendre compte des réussites et des échecs, en suspendant les jugements sur la valeur des cas étudiés attribuée post hoc par l'histoire pour ne prendre en compte que la façon dont s'établissent et s'affirment les

⁵ Cf.: « members' accounts... are constituent features of the settings they make observable », Garfinkel (1967, 8).

évaluations des acteurs en contexte. En outre, cette approche a reformulé radicalement la dimension sociale de la science, en la situant dans les activités et les contenus scientifiques euxmêmes, en analysant la façon dont ils étaient collaborativement organisés.

La sociologie des sciences a ainsi permis de mieux comprendre la dimension très locale des pratiques scientifiques en même temps que l'efficacité globale de leurs produits. Les activités des chercheurs sont localement organisées, s'ajustent ad hoc au contexte et aux difficultés qui y surgissent, se modifient au fil des interactions sociales, des conversations informelles aussi bien que des réunions de travail. Les faits scientifiques prennent forme dans ces contextes particuliers. En même temps, les activités des chercheurs s'intègrent dans une chaîne de transformations qui produisent la facticité des faits de la science, qui les solidifient et les durcissent en en fixant la forme, en réduisant les versions légitimes, en les faisant circuler dans des réseaux de sorte à les diffuser largement tout en en maintenant la stabilité. Ces deux mouvements, local et global, contextuel et décontextualisant, sont accomplis pratiquement et de façon située, par un ensemble de procédures qui vont des stratégies de négociation d'une interprétation d'une courbe obtenue d'un instrument de mesure aux stratégies de « désénonciation » (Ouellet 1984) dans la rédaction d'un article, par lesquelles les prises en charge énonciatives, les perspectives subjectives, les traces de décisions et d'actions humaines sont soigneusement effacées. Dans les deux cas, l'objet d'étude ce sont les processus pratiques et contextuels de la science en train de se faire et non les produits de la science faite (Latour 1989).

2.3. LA PROBLÉMATISATION DU TERRAIN EN ANTHROPOLOGIE

La division du travail entre l'anthropologue de cabinet et le voyageur-enquêteur sur le terrain est dénoncée par Malinowski, qui par son invitation à « planter la tente au milieu du village » inaugure la réflexion sur l'enquête sur le terrain (Stocking 1983). Cette division se perpétue toutefois, lorsque chez un même chercheur se distinguent les pratiques

sur le terrain et les pratiques dans l'académie, manifestées par des types d'écriture, des destinataires, des systèmes de reconnaissance et de légitimation différents. Bien que l'écriture de l'essai ou de l'article de retour du terrain tende à en gommer les aspects particuliers qui en entacheraient la généralité, bien que les notes de terrain et les façons de procéder durant l'enquête soient considérées du domaine privé de l'ethnographe et donc souvent inaccessibles, les travaux historiques de James Clifford (1988) et les textes expérimentaux de ses proches (Marcus & Clifford 1983) ont tenté de reconstruire les pratiques détaillées par lesquelles l'ethnographe construit l'intelligibilité du terrain, établit un contact avec les natifs, élabore une version discursive des faits qu'il observe. Ainsi que le fait remarquer Geertz (1988), l'activité essentielle de l'ethnographe est l'écriture, dans les notes qu'il prend, dans les fiches qu'il remplit, dans les pages qu'il rédige à la fin de sa journée - qui littéralement fabriquent son terrain (Fabian 1991; Kilani 1994). Son écriture - qui conjugue l'effet d'auteur et l'effet d'autorité (Clifford 1988) - instaure progressivement la facticité des catégories générales qu'il utilise (les Dogons, le système matriarcal), la vérité de la présence et de l'intégration de l'ethnographe sur les lieux et de ses dialogues avec les indigènes, l'intelligibilité et l'ordre des cultures locales. La rédaction de la monographie finale conservera ces faits et les dépouillera de la référence aux pratiques qui les ont constitués comme tels - bien qu'on puisse parfois en trouver des traces, souvent en note, lorsqu'il s'agit de légitimer une description par l'affirmation de la présence de l'énonciateur sur les lieux ou lorsqu'il s'agit de narrer un épisode de la vie sur le terrain pour construire une image héroïque de l'ethnologue.

2.4. QUELQUES PISTES POUR UNE HISTOIRE DES PRATIQUES DU TERRAIN EN LINGUISTIQUE

S'il est plus rare de trouver des descriptions des pratiques scientifiques effectives des linguistes sur le terrain – des descriptions qui ne sont fournies ni par l'historiographie ni par l'épistémologie de la linguistique – il est possible d'en suivre quelques traces chez des chercheurs confrontés à des terrains sensibles, comme celui des anciennes colonies.

Ainsi Johannes Fabian (1984, 1986) dans son histoire de la façon dont le Swahili fut traité, analysé, décrit et utilisé à des fins coloniales, vise une analyse des dictionnaires et des grammaires du XIXe siècle qui ne les réduise pas à des objets rapportés et archivés mais qui porte sur les pratiques communicationnelles et cognitives au sein desquelles ses objets étaient concus et utilisés. La visée est donc parfaitement congruente avec celle de la sociologie des sciences actuelles. C'est ainsi que peuvent être reconstituées les conditions de production des premières descriptions du Swahili, par des acteurs différemment engagés dans le rapport entre contrôle commercial, administratif, territorial, militaire, religieux et maîtrise de la langue: si les descriptions produites par les voyageurs avant l'établissement du pouvoir colonial contiennent de riches listes lexicales, des informations grammaticales, voire des modèles de phrases - témoignant de la nécessité de communiquer avec des natifs dont le voyageur dépendait pour obtenir des vivres, du logement, des moyens de transport – les descriptions produites plus tard, lorsque la colonie est installée, sont plus systématiques (se rappochant des formes obtenues par questionnaires) mais aussi plus sélectives, privilégiant la description d'un ordre abstrait plutôt que les pratiques communicationnelles et, parmi elles, des domaines et des formes qui sont autant de traces de la prise de contrôle et de l'asymétrie qui régissent les relations avec les natifs (par exemple des actes de langage directifs, les formes de l'impératif, les termes familiers et subordonnés d'adresse, etc.). La description subit d'autres avatars encore lorsqu'elle est liée aux entreprises de planification linguistique des gouvernements coloniaux, manifestant la volonté de renforcer et homogénéiser la langue véhiculaire utile au pouvoir, comme dans le cas du Swahili, ou bien, comme dans le cas du Pidgin anglais du Sud de l'Australie, manifestant la transformation d'une langue simplifiée, introduite et privilégiée d'abord comme lingua franca, en une langue stigmatisée ensuite comme marquant l'infantilisme culturel et l'infériorité sociale de ses locuteurs (Foster & Mühlhäusler 1996). Dans les deux cas, les descriptions linguistiques sont loin d'être neutres et accomplissent au contraire un travail de domination aussi bien politique que symbolique.

Ces études de cas – et ce n'est pas un hasard qu'elles renvoient à la situation coloniale⁶ – invitent à une réflexion historique et synchronique sur les conditions et les finalités des enquêtes linguistiques, leurs mandataires et destinataires, les pratiques effectives de travail sur le terrain. Elles posent une double question, qui porte autant sur la représentation des usages linguistiques – c'est-à-dire sur les modalités de leur description et de leur impossible neutralité – que sur la politique de leur représentation – au sens de la délégation des voix multiples des informateurs, colonisés, minorisés, à la seule voix unifiée et savante de la science qui en prétendant les décrire parle pour elles sans jamais les laisser parler. Dans ce sens les enjeux éthiques se logent au coeur de la production scientifique elle-même (cf. Cameron, ici-même; Cameron et alii 1992).

3. LES TECHNIQUES D'INSCRIPTION : DOMESTIQUER LE TERRAIN

3.1. CONFIGURER LE TERRAIN AUX FINS DE L'ENQUÊTE

Le terrain n'est pas un espace neutre où l'on va simplement recueillir des objets. Au contraire, il est configuré avant même l'arrivée du chercheur, dans les phases de préparation de l'enquête qui ont lieu dans son bureau ou dans celui de son mandataire. Le terrain est pris en charge en amont, par des descriptions multiples, qualitatives, statistiques, cartographiques, qui permettent son balisage et quadrillage, sa structuration et mise en ordre. La sélection de tel village ou de tel autre, de tel ou tel locuteur à questionner – cas singulier, cas multiple distribué dans l'espace du territoire, cas parmi d'autres situé dans un espace abstrait aléatoire ou représentatif – de tel événement interactionnel à recueillir

⁶ Cf. par réaction les « post-colonial studies », par exemple Ashcroft (1995).

plutôt que tel autre, opère une première configuration des données. Il est ainsi intéressant de comparer la démarche du dialectologue sélectionnant ses locuteurs privilégiés parmi les personnes âgées de certains villages ou celle du sociolinguiste se donnant un échantillon aléatoire de locuteurs dans une ville avec la démarche, étudiée par Latour (1993), de botanistes et pédologues quadrillant la forêt amazonienne pour la soumettre à leur analyse, transformant le chaos de la forêt en un espace de coordonnées où puissent être repérés les prélèvement représentatifs qui seront classés, rangés, archivés dans un autres espace, celui des taxinomies naturelles, où ils côtoieront d'autres prélèvements, venus d'autres forêts et recueillis à d'autres moments.

La préparation du terrain est en effet orientée autant vers le travail de recueil qui y sera effectué que vers l'opération d'exportation des objets, matériaux, données de l'espace du terrain vers un autre espace, celui du laboratoire, de la table de travail, de l'ordinateur, des écrits des chercheurs. Le terrain est ainsi pris entre deux phases du travail scientifique qui ont lieu ailleurs: phase de préparation et de mise en ordre en amont, phase d'extraction et d'exportation en aval (voir infra 3.2.1. et 3.2.2.).

En effet, le chercheur va sur le terrain pour en rapporter quelque chose – dans le double sens de ramener des objets et de verbaliser l'expérience ou le savoir acquis. Cet acte implique un déplacement multiple : géographique, faisant passer du lieu de l'enquête au lieu académique qui l'a commandée; conceptuel, par la réorganisation des données que comporte leur décontextualisation; pragmatique, par la réorientation des destinataires à qui s'adressent et pour qui font sens les objets recueillis sur le terrain.

Ce déplacement a la double caractéristique de *conserver* et de *transformer* les objets de savoir. On ne peut en effet ramener tout le terrain avec soi⁷. C'est pourquoi les procédures de sélection sont au coeur de la démarche du terrain, supportées et incarnées dans des technologies appropriées aux objets de savoir à rechercher et par là à construire.

^{7 ...} ou on décide alors de ne plus revenir : ce choix est celui de l'enquêteur qui décide de devenir un natif.

3.2. LE QUESTIONNAIRE : PROCÉDURES DE SÉLECTION

Le questionnaire est une des technologies utilisées par le linguiste, comme par d'autres chercheurs⁸, qui prépare le report des objets du terrain à l'académie. Basé sur les ressources matérielles et conceptuelles de la *literacy* (Goody 1977) et de la reproductibilité de l'écrit (Eisenstein 1991), il permet en effet la transformation du terrain en un espace domestiqué conforme aux ordres des phénomènes recherchés et des analyses qu'ils subiront. Pour ce faire, il met en oeuvre des techniques qui garantissent (cf. Latour 1993) :

- la *pureté* des données, une fois éliminés tous les « bruits » qui les entourent sur le terrain et qui en empêchent une saisie claire et distincte;
- la *compatibilité* des données avec les analyses, les calculs, la formalisation dont elles feront l'objet;
- la comparabilité de données recueillies dans des lieux et à des moments différents, leur permettant, avant leur comparaison explicite, leur manipulabilité dans le même espace, soit-il le bureau du chercheur, un tableau synoptique, un texte.

Après avoir été séparées (du contexte local), les données peuvent ainsi être recombinées, réassemblées selon des critères nouveaux, inexistants sur le terrain mais élaborés par les modèles scientifiques, qui permettront de faire émerger de nouveaux patterns invisibles jusque là, d'identifier des similarités rapprochant des éléments qui ne se trouvent jamais côte-à-côte sur le terrain.

Ces caractéristiques sont obtenues par ce que Lynch (1988) appelle des procédures de sélection et de mathématisation : d'abord par le filtrage, qui élimine les objets inutiles, puis par l'uniformisation, qui insère les données dans des cadres et des conventions communes, par l'amélioration de la distinctivité, qui souligne les traits

Une analyse discursive intéressante (marques énonciatives, typologie des questions/réponses, présentation des thèmes) d'un corpus de questionnaires est proposée par Achard (1991 et 1994) : ce ne sont pas des enquêtes de linguistes mais d'organisations cherchant à mesurer dans les années 60 l'impact de la guerre d'Algérie en interrogeant des militaires démobilisés.

propres, les limites, les similarités et les dissimilarités; ensuite par une configuration et un arrangement des données qui en mettent en évidence les apparences sensibles qui les rendent congruents avec l'espace de la grille, du système, du graphique, des coordonnées. Ainsi se constitue, déjà sur le terrain, et à l'aide d'inscriptions, une image éidétique de la donnée, qui exhibe ses traits caractéristiques, sa structure, son ordre, son appartenance à des catégories générales.

Le questionnaire accomplit ces opérations en prestructurant en amont le type d'interaction possible avec l'informateur ou le natif (3.2.1.) et en organisant en aval la sélection des réponses acceptables et des données utiles (3.2.2.).

3.2.1. En premier lieu, l'établissement d'une grille de questions préalablement à la venue sur le terrain, élaborée moins en fonction de ses caractéristiques propres que de façon à le predisposer au recueil de données systématiques, est un premier pas vers l'organisation exogène du terrain. Cette présence sousjacente d'une grille systématique est manifestée de façon interéssante dans l'exemple suivant :

Exemple 1

1 Enq A ma femme et moi nous sommes nés en valais

2 Inform c'est pas très juste moi je suis né au valais

ma femme elle est née : euh dans le canton

de fribourg .. à talens

3 Enq B ah là on a un problème on n'a pas

[la première du pluriel

4 Enq A [c'est juste

5 Inform ah mais xxxx que nous nous sommes tous

deux de parents suisses

6 Enq A merci (ton ironique)

(en italique : traduction française de la réponse en patois) (N. Pépin, séminaire Univ. Neuchâtel, 1995/96)

La question de l'enquêteur ne s'oriente pas référentiellement vers une information concernant le passé de l'informateur mais formellement vers la production d'un élément permettant de remplir systématiquement les possibilités prévues a priori par la grille des personnes du verbe. C'est donc une phrase décontextualisée plus qu'un énoncé en contexte qui est visée par une question régie par des catégories linguistiques prééxistentes (comme les première, deuxième, troisième personnes, le singulier/pluriel, le féminin/masculin, etc.) qui dessinent le système sousjacent permettant de rechercher, de sélectionner et d'ordonner les données. Il est intéressant de remarquer la trajectoire séquentielle que prend le questionnement : l'informateur assume d'abord le point de vue de l'usager de la langue, en constatant le caractère pragmatiquement inapproprié de ce qui lui est demandé, soulignant ainsi la non-congruité des contraintes du système et de celles de la conversation⁹; il épouse ensuite le point de vue de l'enquêteur et trouve une façon appropriée de remplir la case vide dans le système.

3.2.2. En deuxième lieu, le report des réponses obtenues sur un espace congruent avec celui du questionnaire filtre les éléments non pertinents et prépare les opérations de codage et de calcul.

La façon dont est accomplie cette contrainte est exemplifiée par la question suivante :

Exemple 2

Was empfinden Sie, wenn Sie den Berliner hören?

Der Berliner Dialekt wirkt auf mich:

äusserst frech sehr frech frech weniger frech nicht frech

(suit la même chose avec witzig, tolerant, unverschämt, intelligent, etc.)

(Schlobinski, Stadtsprache Berlin, 1987)

⁹ Cf. un autre exemple du même corpus : 1 Eng pouvez-vous dire euh notre

¹ Enq pouvez-vous dire euh notre rivière s'appelle la Vièse 2 Inform euh pfff on en parle pas en patois (ibidem)

La question prépare une réponse contrainte, ayant la forme d'un adjectif, qui est proposée à l'informateur (et n'est donc pas choisie par lui) et qui s'intègre dans une échelle de 5 valeurs graduées. De cette façon, le travail de l'informateur consiste à se mouvoir dans un espace de la mesure préconfiguré, organisé selon une disposition propre à la literacy – sous la forme paradigmatique de la liste, qui permet d'isoler et de mettre en évidence l'élément concerné (à la ligne et séparé du reste par deux points) et qui déroule un inventaire d'éléments également possibles. L'énoncé introductif est un peu différent : il a le rôle de fournir une sorte de contexte à la tâche proprement dite; c'est lui qui prend la forme d'une question, alors que la tâche à laquelle est soumis l'informateur est un énoncé qui est fictionnellement mis dans sa bouche (cf. le déictique de la première personne). Rien ne distinguera ainsi les conduites des différents informateurs qui se couleront dans ce moule, sauf le choix d'une valeur graduelle : de cette façon est accomplie l'homogénéisation des sujets et des données. Cette mise en forme achève l'éloignement radical de la question par rapport à un jugement qui serait énoncé par un acteur dans une interaction sociale rendant pertinente la référence au Berlinois, qui ne prendrait pas obligatoirement la forme d'un adjectif évaluatif, qui utiliserait les comparateurs différemment et qui s'intègrerait dans un cours d'action particulier.

Le questionnaire se trouve donc au coeur d'une chaîne d'inscriptions et de traductions, à travers laquelle des données sont enregistrées et reportées, codées, traitées par un calcul statistique ou une analyse formelle, visualisées et synthétisées dans des graphes ou des courbes de tendances. Cette chaîne de traductions est semblable à celle au fil de laquelle s'accomplit la facticité des objets dans les sciences naturelles, dans le passage des résultats d'un appareil de mesure ou d'une photographie au microscope à leur représentation graphique à leur schématisation dans un diagramme ou une courbe.

Dans notre cas, la chaîne de traductions est caractérisée par le passage de l'oral à l'écrit 10 : la langue parlée et son

¹⁰ La linguistique a été paradoxalement très peu attentive aux conséquences qu'a ce passage fondateur pour elle de l'oralité à

flux continu en contexte est transformée par son inscription littéraire, qui permet d'isoler de façon discontinue, claire, délimitée et visuellement identifiable des entités sur la feuille de papier, de faire des listes regroupant ces entités venant de contextes et co-textes différents, de les classer et de les redistribuer à loisir, laissant alors apparaître des paradigmes, des régularités, des lois.

Cette chaîne de traductions, qui ne se limite pas à un basculement entre oral et écrit, mais se démultiplie en une série d'inscriptions qui accomplissent le travail de la référence scientifique. En effet, dans cette chaîne de traductions, le terrain se modifie sans cesse jusqu'à devenir compatible pour son traitement par un centre de calcul (Latour, 1985). Ce n'est ainsi pas la description qui correspond au monde, qui tend vers lui - c'est plutôt le monde qui est transformé pour être descriptible. Les processus de référenciation scientifique se font au fil d'une série de transformations qui comportent à la fois une réduction (de la localité, particularité, matérialité, multiplicité, continuité) et une amplification (en compatibilité, standardisation, texte, calcul, circulation, universalité). La référence n'est pas la correspondance entre le monde et les mots, mais une chaîne de transformations où les objets perdent certaines propriétés et en acquièrent d'autres, qui les rendent compatibles avec les centres de calcul déjà installés. La coupure choses/mots est produite en supprimant ces médiations (Latour, 1993).

l'écriture. Malgré ses déclarations affirmant la primauté de l'oral, son approche et ses catégories (jusqu'à celle de phonème) sont profondément ancrées dans un préjugé scriptiste (Harris 1980) qui a contribué à la mise en oeuvre très tardive d'outils d'analyse appropriés à l'oral (Auer 1993). Malgré les travaux sur la literacy qui ont souligné l'importance de l'écrit dans la démarche rationnelle et scientifique, ces réflexions n'ont été que rarement appliquées à la démarche de la linguistique elle-même (mais voir Cardona (1981), Linell (1982), Blanche-Benveniste & Jeanjean (1987), Auroux (1994)).

4. LE DISPOSITIF DE L'ENTRETIEN : CONTRÔLER L'INTERACTION

L'interaction est doublement au coeur de la démarche du linguiste de terrain : d'une part elle est inévitable et constitutive de la situation d'enquête, définie d'abord comme une interaction avec des interlocuteurs; d'autre part elle représente l'usage prototypique de la langue – celle-ci ne lui préexistant pas mais étant plutôt issue d'elle et de la sédimentation des usages linguistiques dans le temps.

Or l'interaction a été doublement domestiquée, voire escamotée : d'une part par le dispositif de l'enquête, par le questionnaire ou par les contraintes imposées par l'entretien à l'organisation de la conversation, par la succession des questions de l'enquêteur et des réponses de l'informateur; d'autre part par une définition correspondante de la linguistique comme discipline qui étudie le système de la langue et non pas les pratiques langagières des locuteurs 11. Nous nous concentrerons ici sur quelques modalités de réduction de l'interaction en situation d'enquête.

4.1. LE TRAITEMENT DU CONTEXTE

La situation d'interaction durant l'enquête peut être « domestiquée » de plusieurs façons : le cas le plus radical est celui où elle relève entièrement du dispositif de l'enquête, que celui-ci soit un laboratoire, comme dans les dispositifs expérimentaux, ou la véranda d'une maison coloniale dans les pratiques ethnographiques contre lesquelles s'érigeait Malinowski.

Un document photographique permet d'illustrer cette situation et de réfléchir aux conséquences qu'elle a sur les modes d'interaction (exemple 3) :

¹¹ Eades (1982) cite une affirmation de Dixon, auteur de *A Grammar of Yidiny* (1977) qui admet ouvertement que «The writer never heard Yidiny spoken spontaneously» (29) – même s'il fait des commentaires sur le « normal conversational style » (113) basé sur ce qu'on lui a rapporté des conversations en Yidiny.



La photo montre trois Indiens Cuna et J. P. Harrington de l'Institut Smithsonian à Washington. Une femme Indienne est en train d'enregistrer des contes et des témoignages de sa culture¹². Ce qui nous intéresse c'est la façon dont les traditions orales des Cuna sont ainsi capturées et enregistrées. Rien n'est plus éloigné de leur contexte d'énonciation. Les quatre personnages sont habillés à l'européenne, de façon plutôt formelle. Ils se tiennent droits, deux témoins debout, les acteurs de l'enregistrement assis, en posant pour la photographie, ce qui augmente la rigidité de leur posture. La femme parle dans le micro, en regardant le photographe, tout comme le fait Harrington. L'appareil d'enregistrement impose une disposition du corps et une proxémique; il privilégie une prise de son monologique orientée vers lui plutôt que des formes dialogiques de participation. L'appareil n'a pas été transporté jusque dans un village cuna, mais on a transporté à lui ces Indiens qui viennent s'enregistrer dans une institution muséale et académique, dans un contexte d'énonciation radicalement autre que le leur. Pour pouvoir enregistrer ce patrimoine, il a fallu un acte de réduction de l'altérité, de conformation aux contraintes technologiques et sociales: les locuteurs ont dû se déplacer, changer de vêtements, de postures corporelles, de mode d'interaction. Ce déplacement radical ne met toutefois pas en cause la valeur de l'enregistrement lui-même, légitimé sur la base de la saisie « objective » du son de la voix et sur la base d'une approche qui sans doute autorise la décontextualisation du récit cuna et son traitement comme un texte littéraire isolé de son contexte. Cet exemple est paradigmatique des situations d'enquête où on demande à l'informateur de s'asseoir docilement à la table de l'enquêteur, de se soumettre patiemment à la série des questions, d'être sobre, de ne pas se laisser distraire. Souvent cette posture correspond à une posture scolaire, normative, lettrée, i.e. relevant d'une autre institution, l'école, qui impose la discipline des corps, où on apprend à manipuler des éléments de savoir décontextualisés et abstraits, propres à une

La trajectoire par laquelle les Cuna devinrent objets de l'attention d'ethnographes américains et suédois à la recherche des « Indiens blancs », Autres et Mêmes, pris dans un jeu de mimésis et d'altérité, est racontée par Taussig (1993).

culture écrite, et où est valorisé un modèle de compétence qui se rapproche de celle du « locuteur natif idéal »¹³.

Cet exemple s'insère dans une tradition où souvent la situation d'interaction, lieu des pratiques discursives des locuteurs, n'est pas considérée comme devant être observée empiriquement, mais plutôt comme pouvant être reconstituée : ainsi dans l'exemple suivant la situation est susceptible d'être imaginée, typifiée, généralisée et n'est donc pas envisagée dans sa singularité et contingence :

Exemple 4

Imaginez maintenant que vous deviez expliquer ce que signifient les mots suivants à quelqu'un qui ne les connaît pas. Que lui diriez-vous ? *histoire, rond*.

Cruchaud et alii, Variabilité, hiérarchie et approximation dans les mécanismes de la signification, 1992)

Les lexèmes qui intéressent l'enquêteur sont fournis en isolation, l'exercice consiste à reconstituer mentalement une situation d'explication pour laquelle l'interlocuteur potentiel est spécifié uniquement comme quelqu'un qui ne connaîtrait pas les mots testés. Il serait d'ailleurs vain de vouloir préciser davantage la situation, car son indexicalité irrémédiable rendrait infinie cette tâche descriptive.

La question peut ainsi fournir un contexte typifié à la tâche requise; inversement, la réponse de l'informateur peut invoquer la situation, éventuellement pour souligner la non-pertinence de la question (cf. supra l'informateur patoisant) ou pour reconstituer une situation adéquate : ainsi Moore (cité en Hopkins & Furbee, 1991) rapporte une enquête au cours de laquelle, alors que le linguiste lui demandait des formes grammaticales spécifiques, l'informateur effectue une longue digression, apparemment sans lien avec la question, racontant un épisode au cours duquel, dans un discours rapporté, est mentionnnée la forme dont le linguiste cherchait une attestation 14.

¹³ Sur cette construction fictionnelle et les controverses auxquelles elle a donné lieu, voir Rajagopalan (1997).

¹⁴ Hopkins & Furbee, comme Moore, considèrent que ce type de recherche / reconstitution du contexte est typique des langues en

4.2. L'ORGANISATION DE L'INTERACTION ENQUÊTEUR/INFORMATEUR

Si l'enchaînement des questions et des réponses est le format interactionnel structurant de façon privilégiée le rapport entre l'enquêteur et l'informateur, il convient d'en souligner la spécificité.

Cette particularité est frappante lorsqu'elle est confrontée à des cultures autres, où l'activité de questionner n'est pas courante, où elle requiert des rôles particuliers ou bien prend des formes particulières. Ainsi Pinxten (1991) montre comment un étranger posant des questions sur la culture Navajo se voit offrir comme seule réponse des histoires de coyotes généralement adressées aux enfants : pour que ses questions soient prises au sérieux, il faut qu'il soit adéquatement catégorisé au sein de la communauté. Il faut aussi qu'il acquière une compétence communicationnelle adéquate à celle de ses interlocuteurs au lieu d'imposer ses propres normes métacommunicationnelles, lorsque les deux sont incompatibles (Briggs 1986). Ainsi Eades (1982) montre comment dans la culture aborigène où la communication repose largement sur un partage tacite de la connaissance du contexte et où la détention de l'information signifie la détention d'un certain pouvoir, le questionnement est inapproprié et nonnécessaire, et lorsqu'il est envisageable prend des formes particulières, qui contrairement à celles de l'enquête sont orientées vers la personne qui questionne plus que vers l'information sur laquelle porte la question, vers un partage du savoir et non pas vers sa transmission d'un locuteur à l'autre (la réponse « je n'en sais rien » indiquant avant tout l'inadéquation de la question, et non l'ignorance de l'informateur).

Par ailleurs, même dans une culture où l'on pose des questions et on recherche des informations dans de nombreux contextes quotidiens et professionnels (cf. sondages, questions aux consommateurs, entretiens pour accéder à des formations,

voie de disparition; on peut toutefois élargir le contexte de leur remarque. On peut aussi faire l'hypothèse que ceci est dû au fait qu'il s'agit de cultures orales où l'élicitation de formes isolées n'est pas une activité ordinaire.

à des postes de travail, etc.), ce format ne s'identifie pas à celui de la conversation et reste très spécifique. Ainsi Button (1987) montre que la succession des questions et des réponses dans l'entretien basé sur questionnaire impose que les questions reçoivent des réponses définitives, complètes, à ce moment-là. Par contre, dans la conversation, on répond rarement de façon définitive à une question, mais on élabore progressivement, au cours de formulations, de négociations, la réponse, qui peut ainsi se transformer au fil du temps (cette opposition rapproche les questions de l'interview de celles du tribunal, de l'examen, ou de l'interrogatoire). On pourrait développer la même analyse à propos de la spécificité de la gestion des tours de parole, des modes d'introduction des topics, du traitement des catégories d'appartenance.

La prise en compte de ces spécificités a une série de conséquences (Mondada, à paraître): elle amène à ne pas objectiver les informations recueillies, et à les traiter plutôt comme des interprétations co-produites conjointement par l'enquêteur et l'informateur au sein d'un événement communicationnel. D'une part, l'entretien est alors vu comme configurant réflexivement le contexte et la référence qu'il produit : loin de renvoyer au monde, il exhibe d'abord ses propres procédures et modes d'organisation. D'autre part, l'enquêteur devient un partenaire nécessaire de l'interaction : il n'est pas un «biais» de l'enquête, mais une de ses composantes inévitables. Contrairement aux réponses, parfois extrêmement sophistiquées (voir Labov, 1984) des enquêteurs au « paradoxe de l'observateur » – selon lequel il existe une relation inversement proportionnelle entre la présence de l'observateur permettant un enregistrement soigneux de la situation et la présence de traits authentiques de l'interaction - consistant à neutraliser le plus possible la présence de l'observateur, il s'agit de l'incorporer de plein titre dans les analyses, ou bien d'abandonner carrément ce type de recueil des données.

5. ENREGISTRER LA CONVERSATION

Ce qui a correspondu dans les sciences du langage à l'injonction de Malinowski de quitter la véranda de la maison coloniale où étaient rassemblés les informateurs pour aller planter la tente au milieu du village a été l'enregistrement de données authentiques sur le terrain¹⁵.

Cette exigence est récente; beaucoup plus récente que les techniques d'enregistrement, qui n'acquièrent que tardivement une place centrale dans les sciences du langage. En effet, le développement des techniques de traitement du son (phonographe et grammophone) dès les années 80 du XIXe siècle ne constituera ni une détermination ni une ressource pour le développement d'une linguistique de l'oral – malgré des déclarations parfois étonnamment précoces, comme celle de Rudolf von Raumer, qui en 1857 appelait de ses voeux une technique qui puisse capturer le parler aussi précisément que le daguerrotype capturait l'image (Auer, 1993, 110). Ce n'est que dans le courant des années 70 que l'analyse conversationnelle, l'ethnographie de la communication et la linguistique des corpus poussent les linguistes à exploiter davantage les possibilités d'enregistrement de l'oral.

Le courant de l'analyse conversationnelle a contribué de façon fondamentale à la diffusion de ces techniques. La possibilité d'enregistrer et de réécouter des extraits de conversation a joué un rôle clé dans la définition de son objet, à savoir le caractère ordonné de l'interaction ordinaire dans ses détails, dans sa temporalité propre et dans sa contextualité. En effet, contre une approche idéalisée, hypothétique et

¹⁵ Nous ne parlerons pas ici des notes prises sur le vif par un observateur participant – bien que son carnet de notes soit une technologie de base, ayant elle aussi des conséquences structurantes sur les données. En effet, les notes prises sur le champ manifestent un état particulier de son attention, selon ses intérêts du moment, selon sa compétence par rapport à ce qui se passe; elles sélectionnent ce qui semble pert nent à l'observateur à ce moment-là – elles perdent le *comment* de l'action, la façon dont elle est accomplie dans le détail. Elles renvoient ainsi à l'observateur plus qu'au phénomène, à sa façon de décrire une situation mais non pas à la situation elle-même.

typicalisante des donnée¹⁶, Sacks propose une démarche observationnelle, qui permet de « découvrir » des détails inimaginables (« from close looking at the world you can find things that we couldn't, by imagination, assert were there » 1992, II, 420). Le recours à l'enregistreur est solidaire de cette démarche: « So I started to play around with tape recorded conversations, for the single virtue that I could replay them; that I could type them out somewhat, and study them extendedly, who knew how long it might take. And that was a good enough record of what happened, to some extent. (...) I could get my hands on it, and I could study it again and again. And also, consequentially, others could look at what I had studied, and make of it what they could, if they wanted to be able to disagree with me. » (1992, I, 622). De cette façon ce qui avait pu être considéré comme des « erreurs de performance » devenait des phénomènes ordonnés, que l'on pouvait décrire formellement en décrivant les méthodes par lesquelles les locuteurs les avaient produits. Ce n'était ainsi plus des interactions spécifiques à l'enquête, comme les entretiens, qui intéressaient les conversationnalistes, mais des interactions ayant lieu dans leur contexte social ordinaire, sans être provoquées par l'observateur, permettant ainsi l'analyse des procédures organisationnelles adéquates au contexte déployées par les membres.

5.1. L'ENREGISTREMENT

L'enregistrement des données vise explicitement à préserver, pour les étudier, les traits caractéristiques de l'interaction; il ne constitue pas pour autant un « reflet » fidèle d'un événement « réel » – conception qui naturaliserait les données en objectivant les technologies qui ont permis de les saisir. Car ces données aussi sont configurées par la technologie à laquelle recourt le chercheur. Ces données aussi sont élaborées progressivement à travers une chaîne d'inscriptions, qui permet à un ordre d'apparaître, d'être visible, de s'imposer à l'analyse.

¹⁶ Cf. les données fabriquées par introspection par le linguiste luimême. Ces dernières ont surtout la caractéristique de relever d'une syntaxe de la phrase écrite décontextualisée.

Au lieu de concevoir l'enregistrement dans sa relation causale directe avec l'événement interactionnel, on peut donc le concevoir comme un processus d'élaboration, incorporé dans les possibilités techniques et mécaniques des appareils utilisés, qui se fonde sur des processus de sélection, élimination, altération, réarrangement, structuration des données enregistrées¹⁷.

Chaque technique d'enregistrement permet un type d'observabilité, en excluant d'autres : il est évident que l'enregistrement vidéo permet de travailler sur les regards et la gestualité, ce que ne permet pas l'enregistrement audio permettant ainsi de développer des descriptions de l'interaction qui au lieu de conférer un rôle marginal à ces dimensions lui confèrent un rôle central (Goodwin, 1980). Par ailleurs, le mode d'enregistrement impose une qualité plus ou moins grande de la saisie sonore et/ou visuelle, une mise en perspective de l'événement privilégiant certains locuteurs et non d'autres, un découpage spécifique de l'événement, incluant certaines dimensions, en excluant d'autres. La saisie de la parole par un enregistreur accomplit, par un geste technique, sa distinctivité par rapport à ce que l'enregistrement exclut comme une figure par rapport à un fond – et contribue ainsi, par exemple, à isoler l'activité langagière d'autres activités, à isoler le flux sonore d'autres dimensions perceptives 18 . Dans ce sens les procédures d'enregistrement n'échappent pas à l'analyse que l'on peut faire de la façon dont les appareils scientifiques configurent les données qu'ils mesurent, inscrivent, fixent, archivent.

¹⁷ Une telle proposition, cohérente avec les réflexions contemporaines en sociologie des sciences sur les instruments scientifiques, a été faite par Dorothy Smith lors d'un débat sur ce thème dans la « Language Use Discussion List » fin juin-début juillet 1997.

Ainsi Dorothy Smith (cf. note précédente) propose que ce qui est considéré comme appartenant au « contexte » est souvent ce qui échappe à l'enregistrement, la démarcation entre le texte et le contexte étant le produit contingent et mécanique (non-intentionnel) des technologies employées. Cette réflexion a le mérite d'établir un lien structurant entre technologies et modèles théoriques, les unes et les autres s'informant mutuellement.

5.2. LA TRANSCRIPTION

L'appareil enregistreur intervient aussi, et de façon structurante, dans le travail de transcription. C'est en effet grâce à lui qu'on peut réécouter sans fin des fragments sonores, et donc repérer des phénomènes dont les locuteurs tiennent compte dans leur gestion de l'interaction, mais qui ne sont pas autrement observables par l'analyste – qu'ils relèvent de la dynamique des tours de parole, de la synchronisation fine des activités, ou de la prosodie (Auer, 1993). Cette reproductibilité permet par là même un regard autre sur l'interaction (eine Verfremdung, Franck, 1985), qui tout en visant la reconstruction de la perspective des participants comporte une perspective propre inédite.

La transcription fait partie des procédures qui permettent d'inscrire les données, de leur donner une forme qui soit traitable par des pratiques d'analyse exploitant les possibilités qu'offre la *literacy*. Ce passage de l'oral à l'écrit est à la fois la condition de possibilité de l'analyse scientifique et l'opérateur d'une transformation radicale des données linguistico-interactionnelles.

La transcription permet en effet de faire apparaître une première forme d'organisation des données – qui n'est pas insensible au choix des conventions de transcription : ainsi le système de transcription linéaire, adopté par les conversationnalistes (Psathas & Anderson, 1990), favorise, davantage que le système de transcription en partition musicale, l'analyse de la séquentialité. La transcription est donc sélective par rapport à ce qui est/va être considéré comme pertinent pour l'accomplissement de l'interaction dans ses détails.

Ochs (1979) a montré la première les enjeux de cette spatialisation des données, pouvant projeter une autonomie des interlocuteurs ou leur dépendance, souligner la linéarité des enchaînements des différentes contributions, lisibles comme un texte unique, ou les discontinuités du dialogue, interpréter des relations de proximité spatiale en termes de relations de cohésion, d'implication, de conséquence. Le choix du mode de transcription peut conférer à un phénomène un rôle diffus et général, agissant en arrière plan, ou bien lui conférer

une forme et une analyse qui lui fait acquérir un rôle structurant, comme l'a montré Jefferson (1985) pour la notation du rire, par exemple. Ces considérations ont souvent été reconnues de façon générale par ceux qui ont souligné la dimension interprétative de la transcription (Ehlich & Rehbein, 1976; Welke 1986), mais ont été plus rarement analysées dans leur mise en forme de la matérialité des données et dans les conséquences qu'elles avaient sur des dimensions généralement considérées comme appartenant à l'élaboration théorique.

6. POUR NE PAS CONCLURE...

Toute pratique du terrain se situe nécessairement dans la double dynamique de réduction/amplification des données (cf. supra). La question qui se pose est alors à la fois celle des modalités empiriques et pratiques dans lesquelles s'opère cette réduction et celle des effets, eux aussi pratiques, de cette réduction sur l'objet étudié. Ces questions sont pratiques au sens où elles concernent des dispositifs en contexte, des activités situées, des compétences incarnées et non des déclarations générales. Elles ne relèvent toutefois ni des discours techniques ni des discours théoriques habituels : elles relèvent d'une approche réflexive, ici esquissée, intégrable à tous les paliers de la démarche du linguiste.

Ces pistes de recherche se veulent une invitation à un double regard, qui s'intéresse à la fois à une généalogie des pratiques d'inscription et d'interaction constitutives des sciences du langage et à une analyse des modes détaillés dans lesquels ces pratiques, dans leur matérialité et leur technicité, structurent leurs objets, définissent des centralités et des périphéries, confèrent des intelligibilités. Ce double regard prend pour objet, de façon réflexive, les activités du linguiste, non pas dans ses déclarations théoriques et programmatiques mais dans la routine de ces pratiques ordinaires, qu'elles concernent son arpentage du terrain ou les gestes de sa plume ou de sa souris à la table de travail.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ACHARD P. (1991): « Une approche discursive des questionnaires : l'exemple d'une enquête pendant la guerre d'Algérie », *Langage et société*, 55, pp. 5-40.
- ACHARD P. (1994): « Sociologie du langage et analyse d'enquêtes. De l'hypothèse de la rationalité des réponses », Sociétés contemporaines, pp. 18-19.
- ASHCROFT B. (1995): « Constitutive graphonomy », in The Post-colonial Studies Reader, London, Routledge.
- AUER P. (1993): Ueber <= I. Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik (Lili), 90/91, pp. 104-138.
- AUROUX S. (1994): La révolution technologique de la grammatisation: Introduction à l'histoire des sciences du langage, Liège, Mardaga.
- BLANCHE-BENVENISTE C., & ALII, (1987): Le français parlé. Edition et transcription, Paris, INALF.
- BRIGGS C. L. (1986): Learning How to Ask. A Sociolinguistic Appraisal of the Role of the Interview in Social Science Research, Cambridge, Cambridge University Press.
- BUTTON G. (1987): « Answers as interactional products: Two sequential practices used in interviews », Social Psychology Quarterly, 50(2), pp. 160-171.
- CAMERON D., FRAZER E., HARVEY P., RAMPTON M., & RICHARDSON K. (1991): Researching Language: Issues of Power and Method, London, Routledge.
- CAMERON D. (ici même) « Problems of empowerment in linguistic research », dans ce même numéro.
- CARDONA G. R. (1981): Antropologia della scrittura. Torino, Loescher.
- CLIFFORD J. (1988): The Predicament of Culture, Cambridge, Mass., Harvard University Press.
- CLIFFORD J. & MARCUS G. E. (Ed.) (1986): Writing Culture. The Poetics and Politics of Ethnography, Berkeley, University of California Press.

- DESROSIÈRES A. (1993): La politique des grands nombres. Histoire de la raison statistique, Paris, La Découverte.
- EADES D. (1982): « You gotta know how to talk...: Information seeking in South-East Queensland aborigenal society », Australian Journal of Linguistics, 2, pp. 61-82.
- EHLICH K. & REHBEIN J. (1976): « Halbinterpretative Arbeitstranskriptionen HIAT », Linguistische Berichte, 45, pp. 21-41.
- EISENSTEIN E. L. (1991): La révolution de l'imprimé dans l'Europe des premiers temps modernes, Paris, La Découverte.
- FABIAN J. (1984): Language on the Road: Notes on Swahili in two nineteenth Century Travelogues, Hamburg, Buske.
- FABIAN J. (1986): « Language and Colonial Power. The Appropriation of Swahili in the Former Belgian Congo 1880-1938 », *in* Cambridge (Eds.), Cambridge University Press.
- FABIAN J. (1991): « Accident and method in the study of intercultural communication: Colonial description of Swahili in the former Belgian Congo», in J. Blommaert & J. Verschueren (Eds.), The Pragmatics of International and Intercultural Communication, Amsterdam, Benjamin.
- FOSTER, R. & MÜHLHÄUSLER P. (1996): « Native tongue, captive voice. The representation of the aborigenal voice in colonial south Australia », Language and Communication, 16(1), pp. 1-16.
- FRANCK D. (1985): « Das Gespräch in Zeitalter seiner technischen Reproduzierbarkeit », in E. Gülich & T. Kotschi (Eds.), Grammatik, Konversation, Interaktion. Beiträge zum Romanistentag 1983 'Tübingen, Niemeyer.
- GARFINKEL H. (1967): Studies in Ethnomethodology, Englewood Cliffs, N. J., Prentice-Hall.
- GEERTZ C. (1988): Works and Lives. The Anthropologist as Author, Cambridge, Polity Press.
- GOODWIN C. (1980): «Restarts, pauses, and the achievement of mutual gaze at turn-beginning», Sociological Inquiry, 50, pp. 272-302.
- GOODY J. (1977): The Domestication of the Savage Mind, Cambridge, Cambridge University Press.

- HARRIS R. (1980): The Language Makers, London, Duckworth.
- HOPKINS J. D. & FURBEE L. (1991): « Indirectness in the interview », *Journal of Linguistic Anthropology*, 1(1), pp. 63-77.
- JEFFERSON G. (1985): « An Exercise in the Transcription and Analysis of Laughter », in T. A. v. Dijk (Eds.), Handbook of Discourse Analysis Volume 3 (pp. 25-34), New York, Academic Press.
- KILANI M. (1994): « Du terrain au texte. Sur l'écriture de l'anthropologie », *Communications*, 58, pp. 45-60.
- LABOV W. (1984): «Field Methods of the Project on Linguistic Change and Variation», in J. Baugh & J. Sherzer (Eds.), Language in Use: Readings in Sociolinguistics, Englewood Cliffs, NJ: Prentice-Hall.
- LATOUR B. (1985): « Les « vues » de l'esprit », Culture Technique, 14, pp. 4-29.
- LATOUR B. (1989): *La science en action*, Paris, La Découverte.
- LATOUR B. (1993): « Le topofil de Boa Vista », Raisons Pratiques, 4, pp. 187-216.
- LINELL P. (1982): *The Written Language Bias in Linguistics*, Linköping, Dep. of Communication Studies.
- LIVINGSTONE D. N. (1993): The Geographical Tradition: Episodes in the History of a Contested Enterprise, Oxford, Blackwell.
- LYNCH M. (1988): « The Externalized Retina: Selection and Mathematization in the Visual Documentation of Objects in the Life Sciences », *Human Studies*, 11, pp. 201-234.
- MONDADA L. (1994): Verbalisation de l'espace et fabrication du savoir: Approche linguistique de la construction des objets de discours, Lausanne, Université de Lausanne.
- MONDADA L. (à paraître): « L'entretien comme événement interactionnel. Approche linguistique et conversationnelle », in J.-P. Thibaud & M. Grosjean (Eds.), L'espace urbain en méthodes, Marseille, Parenthèses.

- OCHS E. (1979): « Transcription as theory », in E. Ochs & B. B. Schieffelin (Eds.), *Developmental Pragmatics* (pp. 43-72). New York, Academic Press.
- OUELLET P. (1984): « La désénonciation : les instances de la subjectivité dans le discours scientifique », *Protée*, été, pp.. 43-53.
- PENEFF J. (1988): « The observers observed: French survey researchers at work », *Social Problems*, 35(5), pp. 520-535.
- PINXTEN R. (1991): «Fieldwork as a form of intercultural communication», in J. Blommaert & J. Verschueren (Eds.), The Pragmatics of Intercultural and International Communication, Amsterdam, Benjamins, pp. 131-143.
- PSATHAS G. & ANDERSON T. (1990): « The 'Practices' of Transcription in Conversation Analysis ». *Semiotica*, 78(1-2), pp. 75-100.
- RAJAGOPALAN K. (1997): « Linguistics and the myth of nativity: Comments on the controversy over « new/non-native Englishes » », *Journal of Pragmatics*, 27, pp. 225-231.
- SACKS H. (1992 [1964-72]): Lectures on Conversation (2 Vols.), Oxford, Basil Blackwell.
- SCHLIEBEN-LANGE B. (1993): « Einleitung: Materiale Bedingungen der Sprach- (und Literatur-)wissenschaft », Zeitschrift für Literaturwissenschaft und Linguistik (Lili), 90/91, pp. 7-22.
- SÖDERSTRÖM O. (1996): « Paper cities: Visual thinking in urban planning », *Ecumene*, 3(3), pp. 249-281.
- STOCKING G. W. (1983): «The Ethnographer's Magic. Fieldwork in British Anthropology from Tylor to Malinowski», in G. W. Stocking (Eds.), Observers Observed. Essays on Ethnographic Fieldwork, (pp. 70-120), Madison, Wisconsin Press.
- TAUSSIG M. (1993): Mimesis and Alterity. A Particular History of the Senses, London, Routledge.
- WELKE D. (1986): « La semi-interprétativité dans les transcriptions en analyse conversationnelle et pragmatique linguistique », *DRLAV*, 34-35, pp. 195-213.
- WOOLGAR S. (Ed.) (1988): Knowledge and Reflexivity: New frontiers in the Sociology of Knowledge, London, Sage.